

Le Temps Stratégique

No **037c** 1990 Auteur **Sabine Estier**

Biographie

Sabine Estier, de Genève, journaliste libre, a conduit cette enquête pour "Le Temps stratégique" au cours de douze mois passés en Californie, de 1989 à 1990.

GRANDE ENQUETE

DANS 12 ANS, LA CALIFORNIE AURA CESSÉ D'ÊTRE BLANCHE

Tragédie? Chance inouïe? Matière à réflexion urgente pour l'Europe en tout cas

**Le joli exotisme
ethnique c'est fini.
Voici le temps du
partage au couteau**

**Avec, au-dessus, les
Blancs et les Jaunes,
et au-dessous les
Noirs et les Latinos**

**A moins que l'école
n'y remédie... Mais
c'est dur (et cher)
d'enseigner à des
gosses parlant 142
langues différentes**

**Enfin, il faudra bien
faire face. Les gens
de couleur sont aussi
des électeurs
-et des clients**

**Quelle culture pour
ce grand patchwork?
L'occidentale? Non,
l'occidentale est**

**ce grand patronisme.
L'occidentale? Non,
l'occidentale est
définitivement out**

**L'Histoire de l'Ouest
ce ne sera plus
les Anglo seulement
mais les Indiens
et les Espagnols aussi...**

**Les Blancs se sentent
bien nus bien seuls
désormais, et
presque défavorisés**

**La suprématie blanche
est morte... Grâce à
quoi l'Amérique
dominera de nouveau
le monde demain!**

Vivre une année en Californie: le projet avait un goût d'exotisme et d'excitation, évoquant des images de surf et de chips, de soleil et d'informatique, plus un mode de vie dont la réputation est qu'il a toujours dix ans d'avance sur celui du reste du monde occidental!

Justement, la Californie est en train de vivre, aujourd'hui, un métissage culturel massif, révolutionnaire, qui préfigure celui auquel devront faire face au cours des décennies prochaines, que cela leur plaise ou non, le reste des Etats-Unis et l'Europe.

Je ne vis d'abord que la variété des types humains. A la banque de Solano Avenue, un jeune homme d'une vingtaine d'années, japonais par sa timide réserve, mais américain par sa queue de cheval très mode, débite mon compte d'épargne; une Indienne en sari pourpre s'occupe de ma carte Visa; une Chinoise âgée et fripée me remet mes chèques de voyage; à côté d'elle, une employée noire aux ongles rouges vifs discute avec son chef de bureau, un rouquin engoncé dans un costume étroit.

Je fus séduite ensuite par la diversité des nourritures. Autour de San Francisco, il est facile d'oublier le fast food américain, le ketchup triste de ses McDonald et le fromage élastique de ses Pizza Huts, tant les restaurants thaïlandais, indiens, éthiopiens, chinois, japonais, mexicains, cambodgiens sont nombreux.

Je fus happée enfin par le tourbillon des fêtes et des événements culturels "ethniques". Nouvel an chinois, puis vietnamien. Mois de la tradition noire, au cours duquel la ville d'Oakland organise un Concours de théâtre noir ou Black Comedy Competition. Festival du film asio-américain, consacré aux dilemmes d'identité de tel enfant né d'un mariage mixte, écartelé entre sa vie quotidienne américaine et le monde traditionnel de sa grand-mère coréenne, ou de telle adolescente chinoise dont la mère a fait opérer les yeux en amande pour qu'ils aient une rondeur tout occidentale. Cinco de Mayo, fête de la victoire mexicaine de 1862 contre les troupes françaises, que les Chicanos fêtent en famille, les grands-mères burinées tout en noir malgré l'éclatant soleil accompagnant des petits garçons potelés des

occidentale. Cinco de Mayo , fête de la victoire mexicaine de 1862 contre les troupes françaises, que les Chicanos fêtent en famille, les grands-mères burinées tout en noir malgré l'éclatant soleil, accompagnant des petits garçons potelés, des adolescentes grasses en bermudas de dentelle de Séville, une femme enceinte coiffée d'un serre-tête de plastique nacré. Il n'est guère de week-end dans la Bay Area, ce bassin de six millions d'habitants autour de San Francisco et San Jose, où l'on ne soit confronté à une culture étrangère.

Toute à la découverte de ces univers chatoyants, fascinée par le vernis de tant d'exotismes, je ne me rendais pas compte que s'entamait une lente déstabilisation intérieure. Mais un jour ce fut l'estocade. Sur le campus de Berkeley j'assistais, avec une quinzaine de jeunes Américains, à la première session d'un cours consacré à la manière dont les femmes écrivains issues de minorités ethniques définissent leur identité en rédigeant leur autobiographie...

Priée, comme les autres participants, de décliner à titre d'exercice les éléments de mon identité, je découvris soudain que j'étais la seule à ne pas faire mention mon appartenance à tel ou tel groupe ethnique ou racial. Ce jour il me fut révélé non seulement que je suis une femme blanche mais que le seul fait d'avoir à le dire suggérait que ma "race" n'était plus nécessairement celle qui sert de référence implicite dans ce coin des Etats-Unis.

J'en vins alors, en écoutant un pasteur baptiste d'un des quartiers noirs d'Oakland débiter son sermon à la manière vigoureuse et rythmée d'un gospel, en vadrouillant dans les rues sonores de Chinatown, en arpentant Dolores ou Valencia Street dans le quartier latino de Mission, à éprouver l'intime conviction que la Californie cessera bientôt d'être un Etat anglo-américain. Le phénomène, qui se vérifie aussi à Los Angeles, s'étend certes plus lentement dans les villes moins importantes. Il n'en reste pas moins qu'ici, sur les bords du Pacifique, quelque chose est en train d'émerger qui pourrait bien préfigurer le village global que deviendra sans doute, un jour, la planète.

Les premiers résultats du recensement de 1990 confirment ces impressions empiriques. Dans douze à quinze ans, les Blancs (c'est-à-dire les Américains d'origine européenne) ne seront plus, en Californie, qu'une minorité parmi d'autres. Ils étaient 68% de la population en 1980, en l'an 2000 déjà ils ne seront plus que 51 %. Au tournant du millénaire plus de la moitié de la force de travail et de consommation de Californie sera non-blanche.

Anglos (pour Anglo-américains blancs), Latinos, Asiatiques, Afro-américains et Indiens, dont les origines et les cultures sont aussi différentes qu'il est possible, devront alors coexister sans qu'aucun d'eux ne puisse invoquer à son profit la loi de la majorité. L'afflux continu de millions d'immigrants pour qui la Californie est une terre promise, explique en partie ces bouleversements (on compte qu'en l'an 2000, un Californien sur quatre sera né à l'étranger).

La nouvelle répartition ethnique ne sera évidemment pas uniforme. La population asiatique, philippine notamment, continuera à se concentrer autour de San Francisco, qui compte d'ailleurs devenir, grâce aux cerveaux et aux capitaux fuyant Hong Kong, la capitale du Bassin Pacifique. La population hispanique, elle, va encore grossir au sud, autour de Los Angeles et San Diego.

Aujourd'hui déjà, à San Francisco, les Anglo-américains ne sont plus qu'une forte minorité (48 % de la population). Cela ne les empêche d'ailleurs pas de tenir dans leurs mains l'essentiel des cartes politiques et économiques de la ville: le maire, Art Agnos, est d'origine grecque, le Conseil municipal est anglo aux deux-tiers, et lorsque les commerçants huppés d'Union Square organisent leur dîner annuel, la quasi totalité des visages, autour des tables décorées de bouquets d'ikebana, sont blancs.

Mais les choses changent. Depuis quelques années, les groupes ethniques mesurent leurs forces respectives. Faut-il nommer un adjoint au chef de la police de San Francisco? Le choix est à faire entre Fred Lau, d'ascendance chinoise, qui a le soutien de la communauté asiatique, et Michael Lennon, capitaine du poste du

mais les choses changent. Depuis quelques années, les groupes ethniques mesurent leurs forces respectives. Faut-il nommer un adjoint au chef de la police de San Francisco? Le choix est à faire entre Fred Lau, d'ascendance chinoise, qui a le soutien de la communauté asiatique, et Michael Lennon, capitaine du poste du quartier latino, qui a celui des Hispaniques. Et lorsque Michael Lee devient le premier Asiatique à présider le barreau de San Francisco qui compte 8500 membres, il s'attaque immédiatement à convaincre les grandes études d'avocats, bastions anglos par excellence, de prévoir désormais des quotas pour engager et promouvoir plus de collaborateurs provenant de minorités ethniques. Enfin, lorsque le gouverneur de l'Etat, George Deukmejian, doit nommer 907 nouveaux juges et qu'il désigne 88% d'Anglos et 85 % d'hommes, il est accusé de vouloir maintenir en place une justice de "mâles blancs".

Etat né de la ruée vers l'or, la Californie avait toujours été une adepte inconditionnelle de la croissance économique. Mais, durant les années 80, son enthousiasme a tiédi. C'est que la population a doublé depuis 1960. Les Californiens découvrent que leurs ressources naturelles ne sont pas aussi inépuisables qu'ils l'imaginaient, preuve en est qu'ils sont contraints, certaines années de sécheresse, de rationner l'eau. Pour un Américain, habitué, lorsqu'il trouve que l'herbe de son pré n'est plus assez verte, à marcher vers l'Ouest, pareil sentiment de limitation est pénible. Mais à l'ouest de la Californie il y a l'océan. Impossible d'aller plus loin.

Or, dans le même temps, les immigrants continuent d'affluer dans ce morceau d'Amérique. Ceux d'entre eux qui s'y sont installés il y a dix ou vingt ans déjà voient leur espace vital se retrécir, leur jardin devenir plus petit, leur maisonnette plus chère. Autour, le trafic atteint une telle densité, les embouteillages sont si vertigineux, que les jeunes professionnels ont tout loisir, en se rendant à leur bureau, d'écouter la cassette de "Guerre et Paix" ou d'améliorer leur prononciation du japonais. Les Californiens qui le peuvent se réfugient toujours plus loin des centres urbains, acceptant de faire jusqu'à 4 heures de voyages aller et retour quotidiens.

Comment l'Etat de Californie peut-il faire face à cet accroissement de population, que complique l'incroyable diversité des ethnies, alors que ses caisses sont vides? Il faut se souvenir que les Californiens avaient voté, en 1978 déjà, la fameuse "proposition 13" qui postulait une réduction massive des impôts, préfigurant les politiques thatchériennes et reaganiennes des années 80. Ils n'en avaient pas prévu certaines des conséquences. En juin 1990, Medi-Cal, un fond public qui finance les soins médicaux des indigents a momentanément cessé ses remboursements aux hôpitaux et aux médecins, faute de ressources; et certaines écoles publiques se mettent à compter sur les revenus hélas fluctuants de loteries pour payer les salaires de leurs enseignants.

Des voix pessimistes redoutent l'émergence d'une économie à deux vitesses, qui déterminerait deux classes sociales étanches: "Au-dessus, une overclass de gens exerçant des professions libérales, directoriales ou techniques, gagnant des salaires de 30.000 dollars ou plus, achetant des maisons et vivant la vie agréable de Californie, et, en dessous, une underclass de gens sans formation, se battant pour trouver des logements à un prix abordable, et voyant se fermer devant eux la plupart des portes." Pour Dan Walters, journaliste parlementaire à Sacramento, la capitale de l'Etat, auteur de ces lignes, la Californie est en train de s'éloigner de l'idéal égalitaire américain, d'autant que la nouvelle répartition sociale n'échappera pas aux stratifications ethniques, Anglos et Asiatiques composant l'essentiel de l'overclass, Hispaniques et Noirs l'underclass.

Le tableau qu'il dresse est à peine exagéré. Certes les paysans Hmong du Laos qui essaient de faire de l'agriculture autour de Fresno dans la Central Valley ne réussissent-ils point à décoller, mais les émigrés chinois de Hong-Kong, eux, lancent des opérations immobilières spectaculaires, cependant que le Chinois Lang-Lin Tien est nommé recteur de l'Université de Berkeley, du jamais vu dans l'histoire des grandes universités américaines. Pour ce qui est des Hispaniques, certains dirigent des affaires certes prospères, mais, de manière générale, plus d'un jeune Latino sur trois abandonne l'école en cours de scolarité. C'est qu'à la différence des immigrants asiatiques, qui appartiennent d'ordinaire à la classe

histoire des grandes universités américaines. Pour ce qui est des hispaniques, certains dirigent des affaires certes prospères, mais, de manière générale, plus d'un jeune Latino sur trois abandonne l'école en cours de scolarité. C'est qu'à la différence des immigrants asiatiques, qui appartiennent d'ordinaire à la classe moyenne et sont de ce fait vite intégrés en Amérique, les immigrants hispaniques sont le plus souvent des réfugiés de la pauvreté.

"Les changements démographiques en cours sont de la vraie dynamite" s'exclame Stephen Levy, du Centre d'étude permanente de l'économie californienne à Palo Alto. A ses yeux, pourtant, la perspective d'une économie à deux vitesses n'est pas inéluctable, pour peu que la formation professionnelle des jeunes "colle" à l'évolution de l'économie californienne. Celle-ci aura de plus en plus besoin de cols blancs de moyen et haut niveaux, de moins en moins de cols bleus et d'ouvriers non qualifiés. En d'autres termes, plus d'emplois hi-tech et moins de jobs fast food.. En revanche, si la formation des immigrants et des minorités ethniques ne suit pas, un décalage grave apparaîtra entre la demande et l'offre de travail. Et c'est alors que les choses iront mal.

Comment éviter un hiatus aussi dramatique? En investissant massivement dans le système scolaire. Or, selon les premiers dépouillements du recensement de 1990, le nombre des enfants à scolariser va augmenter beaucoup plus vite que ce que les statisticiens du Département de l'Education avaient prévu, alors même que le système scolaire californien est déficient aujourd'hui déjà: à Los Angeles, par exemple, les écoles publiques doivent servir une population d'enfants parlant 142 langues différentes, les classes comptant 34 élèves en moyenne. Les enseignants bilingues font cruellement défaut.

Etre enseignant en Californie n'est guère prestigieux, et le salaire y est dérisoire. Voyez Bella Vista, école publique d'un quartier défavorisé d'Oakland. Après tout juste une année de formation, Betty, une solide enseignante américaine d'une quarantaine d'années, a été littéralement jetée dans une classe de 32 élèves aux deux tiers asiatiques, qui, à leur arrivée aux Etats-Unis deux ans plus tôt, parlaient mandarin, cantonais, vietnamien, mais pas un mot d'anglais. Betty a beau se donner à fond et user ses nerfs, elle n'arrive pas à donner le tour. Des gamins noirs ou hispaniques de dix ans à peine défient son autorité. Stressée, sans expérience, elle réagit mal et ruine sa crédibilité.

Son cas est celui de centaines d'autres enseignants, obligés d'affronter des élèves venant d'horizons culturels aussi éloignés que peut l'être un ghetto noir américain d'un camp de réfugiés vietnamiens. La plupart de ces gosses ont des histoires familiales chargées: Matt, qui vit dans un climat de violence permanent, n'est venu en classe que seize jours l'an dernier; Salina, de Hong-Kong, sitôt rentrée à la maison, doit s'occuper de ses trois frères et soeurs parce que ses parents travaillent.

Les mois passent et Betty n'a plus qu'une ambition: maintenir un minimum de calme dans sa classe. Les exigences du programme scolaire, elle n'y songe plus. Tout au plus s'efforce-t-elle de faire progresser les élèves d'origine asiatique, dont les familles accordent par tradition de l'importance à l'enseignement. Et tant pis pour les autres.

Pendant ce temps, le président Bush, dans des spots télévisés, adjure ses concitoyens de se porter volontaires pour venir à la rescousse de l'enseignement public. Betty est aidée ainsi par une adorable dame aux cheveux blancs, pleine de bonne volonté, qui n'a hélas pas la moindre formation pédagogique. Betty en vient souvent à payer de sa poche le matériel scolaire de ses élèves, fatiguée des recommandations d'économie que lui prodigue la direction de l'école: pas de cahiers, mais des feuilles volantes seulement, et le nombre de livres et de crayons est limité.

Evidemment, les familles californiennes aisées préfèrent évidemment inscrire leurs enfants dans des écoles privées. Ou alors, s'il existe une bonne école publique dans leur quartier, elles en arrondissent le budget par des dons. Il se peut aussi qu'elles fassent le siège du directeur d'une école publique pour que leur progéniture soit confiée au meilleur enseignant de la volée.

leur quartier, elles en approfondissent le budget par des dons. Il se peut aussi qu'elles fassent le siège du directeur d'une école publique pour que leur progéniture soit confiée au meilleur enseignant de la volée.

Comme le déclarait il y a cinq ans déjà à une commission parlementaire, un député de Santa Monica: "La Californie est en train d'introduire de facto l'apartheid dans son système d'éducation".

Ce qui est vrai pour l'éducation l'est aussi de la santé, puisqu'un Californien sur six ne bénéficie d'aucune assurance médicale. Une enquête réalisée en 1989 par l'Administration fédérale sur l'ensemble des Etats-Unis relève que si l'état de santé moyen des Blancs s'améliore, celui des minorités reste médiocre. La Californie ne fait pas exception. Les Noirs y ont un taux de mortalité infantile deux fois plus élevé que les Blancs, par exemple, et une espérance de vie plus courte de six ans.

Les Californiens sont peut-être en avance d'une technologie, d'une mode ou d'une génération sur le reste du monde occidental. Il n'en reste pas moins qu'ils ont, comme les autres Américains, de la peine à anticiper le changement et à penser à long terme. Raison pour laquelle, sans doute, ils ne prennent pour l'heure que fort peu de mesures actives pour tenir compte de leur nouvelle donne démographique.

Les choses bougent là seulement où pointe la possibilité de nouveaux marchés et de nouveaux profits: ainsi les entreprises de marketing commencent-elles à adapter leurs stratégies pour tenir compte des réflexes des Asiatiques dont le pouvoir d'achat va croissant et qui, à la différence des Anglo-américains, se soucient plus de la qualité des produits que de leur prix. Elles s'intéressent aussi aux habitudes des Hispaniques, qui sont aujourd'hui la minorité américaine la plus nombreuse et que les campagnes publicitaires destinées aux Anglo-américains ne séduisent pas forcément. Imaginez en effet une société financière anglo traduire en espagnol un slogan tel que: "You would agree that money is one of the best things in life -and the more of it, the better" (Admettez que l'argent est une des meilleures choses de la vie, et que plus on en a, mieux c'est). "Ce serait courir à l'échec au sein d'une communauté qui accorde plus de valeur à la famille et au bonheur qu'à l'argent", explique Horacio Gomes, qui a créé l'agence de publicité bilingue Eñe Advertising à San Francisco.

Les media, eux, ne brillent pas par l'attention qu'ils accordent aux affaires des minorités. Les salles de rédaction sont largement blanches encore, les patrons de presse estimant que l'engagement de journalistes issus de minorités n'est qu'une affaire morale (donc pas très obligatoire) héritée des bagarres des années 60 pour les droits civiques. Il y a peu, cependant, certains journaux ont réalisé que les enfants des minorités actuelles sont leurs futurs lecteurs, bien plus que ceux de leurs abonnés blancs, vieillissants et peu portés à la procréation. Rosalie Muller Whright, adjointe de direction du San Francisco Chronicle, a été chargée ainsi de recruter des reporters de couleur: "Engager des journalistes venant de minorités ethniques est pour nous un enjeu non seulement moral mais commercial. Pour couvrir correctement les activités des minorités dans une ville aussi diverse que la nôtre, nous avons besoin de reporters parlant leur langue et comprenant leur mentalité."

Dans la foulée, explique Mme Muller Whright, son journal a décidé de s'intéresser de plus près aux questions scolaires: "Il faut à tout prix que les enfants des minorités soient alphabétisés, pour qu'ils puissent gagner leur vie, devenir des membres productifs de la société et, bien sûr, lire nos journaux."

Cette prise de conscience tardive a entraîné de petits changements. Le San Francisco Chronicle a créé pour Franck Viviano un poste nouveau destiné à couvrir les questions asiatiques, à la fois celles des minorités asiatiques de Californie du Nord et celles des pays du Bassin Pacifique: Franck vit donc six mois par an à San Francisco, et le reste du temps entre Hong-Kong et Tokyo. En 1989, le Chronicle a nommé Mike Yamamoto adjoint à sa rubrique locale, qui compte 70 journalistes: c'est une première dans le management de la rédaction, même si cela paraît incroyable dans une ville qui compte plus de 40% d'Asiatiques!

Nombre d'entreprises californiennes emploient un personnel très bigarré, mais

Nombre d'entreprises californiennes emploient un personnel très bigarré, mais commencent aujourd'hui seulement à aborder systématiquement les problèmes que cela pose. Hewlett Packard, par exemple, a toujours eu dans ses ateliers de fabrication de circuits imprimés quelques employés étrangers, dont certains ne parlaient pas un mot d'anglais. Peu importait qu'ils ne puissent même pas lire les consignes de sécurité. Mais aujourd'hui, ce sont les deux tiers des ouvriers qui, n'entendant que peu ou pas l'anglais, parlent à eux tous 28 langues ou dialectes différents. De plus, on exige d'eux désormais qu'ils travaillent non pas à un seul poste, répétant interminablement le même geste, mais à six ou sept opérations, suivant les besoins de la production. Qu'ils sachent lire les procédures devient indispensable.

Hewlett Packard a donc demandé à Katherine Kertesz, une consultante en communication, de leur apprendre assez d'anglais pour qu'au moins ils puissent remplir leurs rapports de production. Parmi les premiers volontaires de ce programme, deux Japonaises analphabètes tant en anglais que dans leur langue maternelle. "J'en suis à enseigner des rudiments d'anglais à des gens qui travaillent dans cette entreprise depuis quinze ans déjà", s'exclame Katherine Kertesz, étonnée que le management des entreprises californiennes ne découvre le problème qu'aujourd'hui. "Moi qui suis une spécialiste en communication, cela me frustre de ne leur enseigner que des éléments de langue technique. Mais que puis-je faire à raison de quatre heures par semaines pendant deux mois?" Katherine Kertesz a fini par être entendue, puisqu'entretemps la direction a décidé de poursuivre l'expérience, comprenant enfin que transmettre un pur vocabulaire technique ne sert à rien tant que les employés ont honte de leurs lacunes au point de cacher qu'ils ne comprennent pas une instruction.

Il est encore plus difficile de faire marcher des équipes multiculturelles de cadres. Parce qu'elle en a l'expérience, Intel Corp., l'un des géants de la puce électronique à Silicon Valley, organise depuis sept ans déjà des séminaires pour ses managers et ses ingénieurs nés en Asie. Japonais et Chinois cherchant traditionnellement à éviter les confrontations interpersonnelles, ils n'osaient en effet contredire ni leurs chefs ni leurs clients trop collants. Quelque 700 cadres d'Intel ont déjà suivi ces cours de familiarisation avec la "culture américaine du business". L'un d'eux ironise: "Nous y avons appris à être grossiers".

Selma Myers, qui dirige l'agence Intercultural Development Inc. à San Diego, spécialisée "dans les stratégies de communication pour ceux qui veulent faire des affaires en se jouant des barrières culturelles", s'efforce, dans les séminaires qu'elle organise pour des entreprises aussi différentes que la San Diego Trust and Savings Bank, Levi Strauss (le célèbre fabricant de vêtements) et Northern Telecom (qui produit des composants semi-conducteurs), de faire prendre conscience aux participants des règles culturelles non-écrites, profondément enracinées en chacun, qui régissent le comportement des gens. Les Américains, relève-t-elle, ont souvent de la peine à comprendre que leurs propres réactions ne relèvent pas de règles universelles. Ils sont convaincus, par exemple, qu'une grande informalité dans les relations interpersonnelles crée une bonne ambiance de travail. Et de citer le cas de tel employé philippin, tellement gêné parce que son directeur lui avait dit: "Appelez-moi par mon prénom", que deux ans durant il n'avait plus osé lui adresser la parole. Les Américains partent en outre du principe qu'un cadre qui s'affirme a plus de valeur que celui qui se tient coi. Les Chinois, en revanche, sont trop respectueux de l'autorité pour se mettre en avant. "Ils s'imaginent que leur chef possède la compétence et l'expérience qui lui feront reconnaître la valeur de leur travail, sans qu'ils aient à la souligner eux-mêmes." Et puis les Américains ont tendance à se néfier de celui qui ne les regarde pas droit dans les yeux, y décelant une absence de franchise, alors que, pour un Coréen, garder les yeux baissés est un signe de respect. Un détail qui parvient à ruiner les rapports de travail!

Une chose est sûre: la Californie connaît aujourd'hui un boom dans la communication interculturelle. Les Anglophones ne sont plus les seuls à s'engouffrer dans ce créneau en pleine expansion: le jeune bureau de consultants afro-américains MCE & Associates vient d'organiser son premier séminaire sur "le management du personnel multiculturel", et la danseuse et productrice de spectacles Halifu Osumare

ce créneau en pleine expansion. Le jeune bureau de consultants afro-américains MCE & Associates vient d'organiser son premier séminaire sur "le management du personnel multiculturel", et la danseuse et productrice de spectacles Halifu Osumare a récemment créé une société, Expansion Arts Services, pour aider les troupes, compagnies ou musées à accroître leur audience, ce qui implique aujourd'hui d'atteindre un public multiculturel.

Les minorités ne se contentent cependant pas d'attendre passivement que les Anglo-américains s'adaptent à leur présence grandissante. Elles s'affirment désormais, et revendiquent. Les Latinos, notamment, sont décidés à obtenir une meilleure représentation dans les législatifs. Ils viennent d'obtenir une jolie victoire, un juge fédéral ayant invalidé le découpage des districts électoraux du comté de Los Angeles, au motif qu'ils sont discriminatoires à leur endroit. L'enjeu est de taille. La population californienne ayant augmenté de 5 millions d'âmes (dont 4 millions de "minoritaires") depuis le dernier recensement, l'Etat devrait obtenir six à sept sièges supplémentaires au Congrès fédéral, et les Latinos sont décidés à en obtenir leur juste part. L'avocat Joaquin Avila prévoit des distorsions dans une vingtaine de juridictions politiques: d'ores et déjà il sort les griffes et annonce qu'il recourra pour chacune d'entre elles.

Mais le décalage entre la réalité de la population et sa représentation politique ne disparaîtra pas pour autant. Deux ou trois décennies après que les Anglo-américains auront perdu la majorité démographique de l'Etat, ils seront encore sur-représentés. Parce qu'une forte proportion de Californiens hispaniques et asiatiques sont trop jeunes pour voter; que beaucoup de minoritaires n'ont pas encore la nationalité américaine; et qu'enfin ils s'abstiennent souvent de voter, par méfiance pour tout ce qui est politique, parce qu'ils n'osent se lancer dans des batailles électorales coûteuses, qu'ils se sentent frustrés de ne pouvoir élire l'un des leurs, ou simplement parce qu'ils n'ont d'autre intérêt que de grimper dans l'échelle sociale. Sans rien dire des conflits inter-minorités, qui n'arrangent rien: dans des circonscriptions comme celles du sud-ouest de Los Angeles, où un certain nombre d'élus noirs courent le risque d'être remplacés par des Latinos, la confrontation sera rude. Les coalitions arc-en-ciel (ou coalitions de minorités de couleur) chères au charismatique Jesse Jackson risquent de rester longtemps encore une vue de l'esprit.

Dans les couloirs du Capitole de Sacramento, là où siègent le gouvernement californien et son Assemblée, tout comme dans les étages directoriaux d'Apple Computer à Silicon Valley, on ne rencontre guère que des visages blancs. Les Anglo-américains sentent pourtant qu'ils perdent du terrain. Mais le sujet est tabou. Il est pour l'heure socialement inacceptable de l'aborder de front. En Californie, ni les républicains ni les démocrates ne pourraient, à l'instar d'un Le Pen en France, défendre ouvertement les "valeurs anglo-américaines" ou promouvoir un "pouvoir blanc". Les dérapages racistes de la société américaine sont trop présents encore dans les mémoires pour cela.

Les Américains d'origine chinoise n'ont le droit de voter et d'être propriétaires que depuis 1943; ceux d'origine japonaise que depuis 1952. Nombre d'Américains d'origine japonaise internés illégalement durant la Seconde Guerre mondiale sont encore en vie, et c'est en 1989 seulement qu'une loi a été votée par le Congrès pour les dédommager. Quant aux émeutes raciales de Boston, où l'on vit les familles anglos se révolter contre la déségrégation scolaire, c'est-à-dire l'arrivée de petits Noirs dans les classes de leurs chérubins, elles n'ont pas vingt ans. Pour l'instant, en Californie, seuls quelques groupes minoritaires, tel le White Aryan Resistance, affichent des thèses de suprématie blanche. Et si, selon le FBI, le nombre de leurs adhérents semble en augmentation, le discours du monde politique officiel, lui, reste fixé sur l'égalité des droits et des chances pour tous.

La plupart des Anglos inquiets se retrouvent en fait dans le mouvement "English only" (L'anglais seulement). L'organisation US English, créée il y a sept ans, a réussi à faire accepter par 73% des votants, en 1986, la "proposition 63" de l'anglais la langue officielle de la Californie. Etait-ce une inutile lapalissade, dans la mesure où les promoteurs de cette initiative ne demandaient pas que les bulletins de vote imprimés en espagnol ou en chinois soient interdits, puisque ce droit est reconnu

langue officielle de la Californie. Était-ce une inutile lapalissade, dans la mesure où les promoteurs de cette initiative ne demandaient pas que les bulletins de vote imprimés en espagnol ou en chinois soient interdits, puisque ce droit est reconnu par la loi fédérale sur les droits politiques, ni que soient éteintes les enseignes bilingues des rues chinoises d'Oakland?

Peut-être, mais pour Rachel Moran, de descendance mexicaine, professeur de droit à l'Université de Berkeley, la loi de 1986 a une importance symbolique majeure. Apparemment, dit-elle, elle ne servait qu'à garantir par le biais d'une langue officielle unique l'unité d'un Etat bigarré à l'extrême, mais en fait la "proposition 63" réaffirmait la supériorité de la culture, des coutumes et des valeurs anglo-américaines. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les organisations hispaniques et asiatiques s'y sont farouchement opposées. Rachel Moran déplore que le débat qui en est résulté ait distrait les Californiens de la question à ses yeux essentielle: comment aménager une société pluriculturelle?

L'amendement constitutionnel de 1986 a exacerbé l'intolérance ambiante, renchérit Edward Chen, Américain chinois de la seconde génération, expert de l'Union américaine des libertés civiles pour les questions de discrimination linguistique. Elle est une manière de signifier aux nouveaux immigrants qu'ils sont indésirables désormais en Californie. Certaines entreprises ne l'ont-elles pas invoquée pour exiger de leurs employés qu'ils parlent exclusivement anglais? En 1988, une compagnie d'assurance de Los Angeles décréta que le fait de parler une autre langue que l'anglais pourrait être désormais un motif de licenciement, et l'hôpital de Ponomo Valley signifia à ses infirmières philippines l'interdiction de parler tagalog durant leurs pauses ou leurs téléphones privés. Depuis, plusieurs de ces pratiques ont été cassées par la justice.

US English, qui compte 400.000 membres à travers les Etats-Unis, n'en continue pas moins à faire du lobbying à Washington dans l'espoir de faire inscrire dans la Constitution fédérale que l'anglais est la langue officielle du pays. A Sacramento, le mouvement milite pour faire supprimer le droit de passer son permis de conduire en chinois, vietnamien ou espagnol, et affaiblir les programmes scolaires bilingues. Pourtant l'anglais ne court aucun risque: si l'on en croit un sondage de mars 1990, ni les Hispaniques ni les Asiatiques ne s'opposent à ce que l'anglais soit la langue officielle de l'Etat, trop conscients qu'ils sont du fait que sans cette langue leurs chances de réussir dans la société californienne sont nulles. Le débat autour du statut de l'anglais reflète donc, avant tout, les inquiétudes diffuses des Anglo-américains.

Sandy Close, descendante des pionniers du "Mayflower", directrice de l'agence de presse Pacific News Service, qui suit de près les problèmes de minorités et que personne n'aurait l'idée de soupçonner de racisme, est l'une des rares à oser parler du malaise blanc. Comprenez, dit-elle, les Anglo-américains voient s'effondrer aujourd'hui leurs certitudes. "Pour la première fois, des parents de la classe moyenne ont le sentiment que leurs enfants ne pourront pas acheter une maison comme la leur, ni conserver le même niveau de vie qu'eux. A voir les sans-abris envahir les rues, leurs doutes se renforcent: qu'en est-il de l'idée fondatrice de l'Amérique, selon laquelle chacun peut, s'il travaille dur, s'élever socialement? Dès lors que la mobilité sociale devient impossible, quelque chose est pourri dans le rêve américain. Et sans lui, l'identité anglo-américaine est sérieusement ébranlée." Le choc est particulièrement fort en Californie, où il était possible de réussir indépendamment de son origine sociale plus encore que sur la côte Est.

Il y a plus grave encore, dit-elle: "Nous, population blanche, nous avons l'habitude d'être la colonne vertébrale de la société et de la culture. Les autres devaient se définir par rapport à nous. Aujourd'hui, nous découvrons avec stupéfaction que nous devons nous aussi nous définir par rapport aux autres minorités. Mais nous définir comment? Qui sommes-nous? L'Anglo-américain a toujours été fier de n'appartenir à aucune communauté, d'être un individu solitaire, libre de vivre sa vie et d'expérimenter le monde sans en rendre compte à quiconque. Les minorités asiatiques, noires ou latinos ont des réflexes de communauté et les familles s'y entraînent beaucoup. Nous, nous ne sommes pas une communauté. En fait, nous ne savons plus vraiment qui nous sommes".

entraident beaucoup. Nous, nous ne sommes pas une communauté. En fait, nous ne savons plus vraiment qui nous sommes".

Ce désarroi blanc n'est sans doute pas encore répandu. Il est peu d'endroits en effet où les Anglo-américains soient confrontés à leur nouveau statut de minorité. Hormis l'école. Je peux ressentir l'anxiété de cette fille aux tresses blondes, seule élève anglo-américaine de l'école de Bella Vista. Et le débousolement de ces étudiants blancs du campus de Berkeley: hier, dans des banlieues blanches, ils vivaient avec leurs parents l'essence même de l'American way of life; or les voici jetés dans des cours universitaires de première année où ils ne sont plus que 32% de l'effectif, et se trouvent confrontés à des groupes qui revendiquent hautement leur culture et leur langue, se réunissent dans des associations qui leur sont propres, s'organisent entre eux: Network Chicano/Latino, programme d'accueil Camarada, Association asiatique des étudiants en affaires, Nuit afro-américaine. Pour faire contrepoids, il n'existe aucune organisation étiquetée "anglo-américaine". Une vingtaine de programmes du rectorat s'attachent à régler des problèmes de relations raciales et de multi-culturalité. Toutes les discussions chaudes du campus tournent autour des mêmes thèmes: quelle doit être la politique d'admission de l'université? Faut-il maintenir les mesures existantes (affirmative action) en faveur des Latinos et des Afro-américains? L'interdiction des expressions à contenu raciste (fighting words) que le rectorat a promulgué au printemps est-elle une atteinte à la liberté d'expression? Enfin, les grèves et manifestations qui revendiquent une plus grande diversité du corps professoral, aujourd'hui blanc et mâle à 90 %, se multiplient; elles finissent parfois par des arrestations d'étudiants.

"C'est vrai que les Anglo-américains ont plus de peine à se définir que les autres groupes ethniques" admet Edith Ng, une jeune Sino-américaine qui, frappée par la recrudescence d'incidents racistes dans les dortoirs de l'université, a lancé un programme original, DARE (Diversity Awareness through Resources and Education), dont l'acronyme signifie oser. Son but? Que les étudiants découvrent, au travers de jeux de rôles, leurs préjugés à l'égard des autres cultures, et réfléchissent à leur propre identité. Le sociologue David Minkus ajoute: "Les Anglo-américains, lorsqu'ils cherchent à entrer à Berkeley, sont pris en tenaille entre des Asiatiques hautement performants qui leur disputent les places disponibles, et les étudiants minoritaires admis en raison des programmes d'affirmative action ." La sélection est en effet rude pour les quelque 21.000 candidats qui visent les 3500 places de première année. Les étudiants hispaniques et noirs sont automatiquement acceptés dès qu'ils ont les notes requises (3.5 sur 4), tandis que les autres sont triés sur le volet. Conscients que leurs chances d'être admis à Berkeley a décliné avec l'énergique politique de diversification que mène le rectorat, les étudiants blancs se tournent désormais vers d'autres universités. En 1990, pour la seconde année consécutive, le nombre des candidats anglo-américains a diminué de plus de 15%.

L'ancien ordre social californien -dont l'effondrement n'est que très partiel encore- était vertical: au sommet, l'on trouvait les Anglo-américains, ils étaient le groupe de référence, tout se définissait et se situait par rapport à eux. Dans l'ordre qui le remplace peu à peu, en revanche, les relations se font horizontalement, de groupe à groupe. De nouvelles tensions apparaissent donc. La communauté noire, par exemple, qui ne représente que 7% de la population californienne, et en représentera moins encore demain, s'inquiète de ce que les commerces coréens et vietnamiens prospèrent dans ses quartiers, et que les McDonald n'y emploient que du personnel chinois. Elle est effrayée par ces Asiatiques qui n'ont pas l'air de croire à l'égalité des races.

Il est vrai que les Japonais s'offrent Hollywood, que les Chinois de Hong-Kong

